

colat, café, poivre, vin, etc. La même allocation de 100 livres sterling a été accordée à des opérations des missionnaires catholiques, dont ceux-ci n'eurent qu'à se louer. Il est à remarquer que l'honorable Compagnie a accordé *gratis*, sur ses canots, tous les passages des missionnaires pour aller et venir, depuis la fondation de la mission jusqu'à maintenant, y compris celui de l'évêque de Juliopolis, qui aura lieu au printemps de 1844.

La Rivière Rouge est peu boisée; il y a du bois seulement sur le bord des rivières. Le feu qui court ordinairement dans le foin, le printemps et l'automne, contribue grandement à le diminuer. On ne peut pourtant pas dire que le bois manque. Beaucoup d'espèces de bois qui se trouvent en Canada ne se trouvent pas là, tels que le pin, l'érable, la plaine, le merisier, le hêtre, la pruche, etc. On y fait du sucre, avec l'eau qui coule d'un arbre qu'on appelle dans le pays *érable giguère*; il ne ressemble en rien à celui du Canada. Ce sucre, qui ne vaut pas celui de notre érable pour le thé, le remplace très bien partout ailleurs. Le bois le plus commun est le chêne blanc. C'est avec ce bois que toutes les bâtisses du pays sont construites. Il n'y a point de ce qu'on appelle, en Canada, chêne rouge; le bois blanc, dont on fait généralement les planchers et les madriers, qui n'entrent dans la construction des édifices, le tremble dont on tire le même parti, l'orme, le lierre qui est l'arbre le plus gros du pays: c'est ordinairement avec le tronc de cet arbre que l'on fait les plus grands canots; on trouve de l'épinette blanche et rouge à une dizaine de lieues de la Rivière Rouge, en partant de sa rive droite. C'est de cette épinette que l'on tire de grands bois de charpente et beaucoup de madriers et de planches. Tous les arbres fruitiers étrangers paraissent condamnés à ne jamais réussir dans ce pays-là: des érables et des noyers du Canada, dont on avait semé la graine, ont paru d'abord devoir vivre longtemps sur cette terre étrangère pour eux; mais bientôt les gelées tardives du printemps les ont tués. Les beaux jours commencent quelquefois avec le mois d'avril, la végétation avance rapidement, mais les fortes gelées qui viennent ensuite, font périr les bourgeons et même les feuilles des arbres qui ne sont pas indigènes, et l'arbre lui-même meurt. Les arbres du pays souffrent eux-mêmes de ces gelées; il n'est pas rare de voir les trembles couverts de feuilles à la fin d'avril une année, et l'année suivante en avoir à peine autant à la fin de mai. Le printemps tardif est ordinairement plus favorable pour tous les grains: en 1841 et 1843, on n'a pu semer que vers le six ou huit de mai, et il eut récolte abondante. On a été longtemps sans voir de blé noir ou coulé; ce désespoir du cultivateur s'est fait sentir quelquefois. On n'a pas encore vu les mouches, qui empêchent souvent les cultivateurs de semer du blé en plusieurs parties du Canada. La